

« Ce grand financier n'avoit aucun ordre chez lui ; point d'heures réglées pour ses repas ou son sommeil. Criblé de dettes, il ne payoit rien, et ne se pouvoit résoudre à faire l'addition d'un mémoire. Un valet de chambre conduisoit sa maison. Mal vêtu, sans plaisir, sans passion, avide de pouvoir, il méprisoit les honneurs et ne vouloit être que *William Pitt*.

« Lord Liverpool, au mois de juin 1822, me mena dîner à sa campagne : en traversant la bruyère de Pulteney, il me montra la petite maison où mourut pauvre le fils de lord Chatham, l'homme d'État qui avoit mis l'Europe à sa solde et distribué de ses propres mains tous les milliards de la terre. »

CHANGEMENT DES MOEURS ANGLOISES.

GENTLEMEN-FARMERS. CLERGÉ. GRAND MONDE. GEORGES III.

« Séparés du continent par une longue guerre¹, les Anglois conservoient à la fin du dernier siècle leurs mœurs et leur caractère national. Tout n'étoit pas encore machine dans les classes industrielles, folie dans les hautes classes. Sur ces mêmes trottoirs où l'on voit maintenant se promener des figures sales et des hommes en redingote passaient de petites filles en mantelet blanc, chapeau de paille noué sous le menton avec un ruban, corbeille au bras, dans laquelle étoient des fruits ou un livre ; toutes tenant les yeux baissés, toutes rougissant lorsqu'on les regardoit. Les redingotes sans habit étoient si peu d'usage à Londres en 1793, qu'une femme qui pleuroit à chaudes larmes la mort de Louis XVI me disoit : « Mais, cher monsieur, est-il vrai que le pauvre roi étoit vêtu d'une redingote quand on lui coupa la tête? »

« Les *gentlemen-farmers* n'avoient point encore vendu leur patrimoine pour habiter Londres ; ils formoient encore dans la chambre des communes cette fraction indépendante qui, se portant de l'opposition au ministère, maintenoit les idées d'ordre et de propriété. Ils chassoient le renard ou le faisan en automne, mangeoient l'oie grasse à Noël, crioient *Vivat* au *roast-beef*, se plaignoient du présent, vantaient

1. Extrait de mes *Mémoires*.

le passé, maudissoient Pitt et la guerre, laquelle augmentoit le prix du vin de Porto, et se couchoient ivres pour recommencer le lendemain la même vie. Ils se tenoient assurés que la gloire de la Grande-Bretagne ne périroit point, tant qu'on chanteroit *God save the King*, que les bourg-pourris seroient maintenus, que les lois sur la chasse resteroient en vigueur, et que l'on vendroit furtivement au marché les lièvres et les perdrix, sous le nom de *lions* et d'*autruches*.

« Le clergé anglican étoit savant, hospitalier et généreux ; il avoit reçu le clergé françois avec une charité toute chrétienne. L'université d'Oxford fit imprimer à ses frais, et distribuer gratis aux curés, un Nouveau Testament, selon la leçon romaine, avec ces mots : *A l'usage du clergé catholique exilé pour la religion*.

« Quant à la haute société angloise, chétif exilé, je n'en apercevois que les dehors. Lors des réceptions à la cour, ou chez la princesse de Galles, passaient des ladies assises de côté dans des chaises à porteur ; leurs grands paniers sortoient par la porte de la chaise, comme des devants d'autel ; elles ressembloient elles-mêmes, sur ces autels de leur ceinture, à des madones ou à des pagodes. Ces belles dames étoient les filles dont le duc de Guines et le duc de Lauzun avoient adoré les mères, et ces filles étoient en 1822 les mères et grand-mères des petites-filles qui dansoient chez moi, en robe courte, au son du galoubet de Collinet. Il y a de cela onze années : onze années attachées au bas d'une robe doivent avoir rendu les pas moins légers. Et chacune de ces petites-filles a peut-être à présent onze petites filles, les plus vieilles âgées de onze ans et prêtes à se marier bientôt sur la célèbre bruyère ; rapides générations de fleurs.

« Georges III survécut à M. Pitt, mais il avoit perdu la raison et la vue. Chaque session, à l'ouverture du parlement, les ministres lisoient, aux chambres silencieuses et attendries, le bulletin de la santé du roi. On rencontroit le monarque aveugle, errant comme le roi Léar dans ses palais, tâtonnant avec ses mains les murs des salles du château de Windsor, ou assis devant un piano, jouant, en cheveux blancs, une sonate de Hændel, ou l'air favori de Shakespeare : C'est une belle fin de la *vieille Angleterre*, « *OLD ENGLAND* ! »

VOYAGES. LE CAPITAINE ROSS. JACQUEMONT. LAMARTINE.

Voyage ! grand mot ! il me rappelle ma vie entière. Les Américains veulent bien me regarder comme le chantre de leurs anciennes forêts,

1. Les extraits des *Mémoires* sont interrompus ici.

et l'Arabe Abou-Gosh se souvient encore de ma course dans les montagnes de la Judée. J'ai ouvert la porte de l'Orient à lord Byron et aux voyageurs qui depuis moi ont visité le Céphise, le Jourdain et le Nil; postérité nombreuse, que j'ai envoyée en Égypte, comme Jacob y envoya ses fils. Mes vieux et jeunes amis ont élargi le petit sentier qu'avoit laissé mon passage : M. Michaud, dernier pèlerin de ces croisades, s'est présenté au saint-sépulcre; M. Lenormant a visité les tombeaux de Thèbes pour nous conserver la langue de Champollion; il a vu renaître parmi les ruines de la Grèce la liberté que j'y avois vue expirer sous le turban, ivre de fanatisme, d'opium et de femmes. Mes traces en tous pays ont été effacées par d'autres traces; elles ne sont restées solitaires que dans la poussière de Carthage, comme les vestiges d'un hôte du désert sur les neiges canadiennes. Dans les savanes même d'Atala, les herbes sont remplacées par des moissons : trois grands chemins mènent au Natchez; et si Chactas vivoit encore, il pourroit être député au congrès de Washington. Enfin j'ai reçu une brochure des Chéroquois : ces sauvages me complimentent en anglais, comme un « éminent écrivain et le conducteur de la presse publique », *Eminent writer and conductor of the public press.*

Les voyages doivent être compris dans la littérature anglaise. Il s'est opéré bien des changements dans la manière de les écrire depuis Shaw, Chanderler, Raleph, Hudson, Baffine, Anson, etc., jusqu'aux derniers explorateurs de terre et de mer. Il faudroit faire un volume sur les capitaines Cook et Van Couver, sur les mille et une courses à travers l'Inde, sur les découvertes de Claperton et de Laing, de Mungo-Park et des frères Lander, sur celles des capitaines Francklin, Parry et Ross. Si je me laissois entraîner à mon goût pour les voyages, il me seroit impossible de sortir de Tombouctou, des bords du Niger ou des vallées de l'Himalaya. Cependant, et afin de ne pas omettre cette grande branche de la littérature anglaise, je citerai quelques passages extraits du journal du capitaine Ross : je m'intéresse particulièrement à ce monde arctique dont je rêvai la découverte dans ma jeunesse.

Le capitaine Ross, parti d'Angleterre en 1829, à la recherche du passage du nord-ouest, pénétra dans le détroit de Lancaster et l'*Inlet* du Prince-Régent. Arrêté par les glaces dans le golfe auquel il a donné le nom de Boothia, il demeura quatre ans enfermé sur la côte occidentale de ce golfe. Obligé d'abandonner son navire, *La Victoire*, il revint, sur la surface d'un océan gelé, chercher la baie de Baffin où il eut le bonheur de rencontrer le vaisseau baleinier *L'Isabelle*, qui le reçut à son bord : par un concours de circonstances extraordinaires, *L'Isabelle*

étoit le vaisseau même que montoit le capitaine Ross lors de son premier voyage en 1828.

Pendant les quatre années de sa détention dans les glaces, le capitaine découvrit le pôle magnétique et la mer polaire de l'ouest, séparée seulement de la mer de l'est par un isthme fort étroit. Voyons maintenant les souffrances des voyageurs et l'espèce de poésie désolée de ces régions. Le capitaine peint de cette manière la nature hyperboréenne; je me sers de la traduction de M. Defauconpret :

« La neige détruit l'effet de tout le paysage et en fait disparaître l'ensemble, en confondant les distances, les proportions, et surtout l'harmonie du coloris; en nous donnant une misérable mosaïque de noir et de blanc, au lieu de ces douces dégradations de teintes et de ces combinaisons de couleurs que produit la nature dans sa parure d'été, au milieu des paysages les moins attrayants et les plus agrestes.

« Telles sont mes objections contre une vue de neige. L'expérience d'un jour suffit pour les suggérer. A plus forte raison devoient-elles se présenter à nous dans une misérable région où pendant plus de la moitié de l'année on n'a au-dessus de la tête que de la neige, où l'ouragan a des ailes de neige, où le brouillard est de la neige, où le soleil ne se montre que pour briller sur la terre que couvre la neige, quoiqu'il n'en tombe pas; où l'haleine qui sort de la bouche se change en neige; où la neige s'attache aux cheveux, aux cils et à tous les vêtements; où elle remplit nos chambres, nos plats et nos lits, si nous ouvrons une porte pour donner accès à l'air extérieur; où le cristal liquide qui doit étancher notre soif sort d'une bouilloire remplie de neige et suspendue sur une lampe; où nous avons des sofas, des lits, des maisons de neige; où la neige couvre le pont et le toit de notre navire, et forme nos observatoires et nos garde-manger enfin, où la neige, quand elle ne pourroit plus nous être d'aucun autre usage, serviroit à former nos cercueils et nos tombes. »

Le commandant Ross, neveu du capitaine, étoit allé faire une course chez une horde d'Esquimaux :

« Nos guides étoient complètement en défaut, car la neige qui tomboit étoit si épaisse, qu'ils ne pouvoient voir à dix toises devant eux. Nous fûmes donc forcés de renoncer à toute tentative ultérieure et de consentir à ce qu'ils construisissent une hutte de neige.

« Elle fut terminée en une demi-heure, et jamais nous n'eûmes lieu d'être plus satisfaits de ce genre d'architecture, qui en si peu de temps nous procura un abri contre le vent et la neige aussi bien qu'auroit pu faire la meilleure maison construite en pierre.

« Nos vêtements avoient été tellement pénétrés par la neige qui

s'y étoit ensuite gelée, que nous ne pûmes les ôter que lorsque la chaleur de nos corps les eût rendus plus souples. Nous souffrions beaucoup de la soif, et tandis que les Esquimaux construisoient la hutte, nous fîmes fondre de la neige à l'aide d'une lampe à l'esprit de vin. Nous en eûmes bientôt une quantité suffisante pour nous quatre, et nos guides en furent aussi enchantés que surpris, car la même opération, qu'ils font dans un vase de pierre suspendu sur leur lampe, est pour eux l'ouvrage de trois à quatre heures.

« Notre habitation n'étoit pourtant pas sans inconvénient. Son extrême petitesse en étoit déjà un ; mais le plus grand étoit que les murs se fondoient, et que l'eau tombant sur nos habits les mouilloit à un tel point que nous fûmes obligés de les ôter et de nous glisser dans les sacs de fourrure dont nous étions munis. Par ce moyen nous écartâmes l'ennemi, et nous pûmes dormir. »

« Nous eûmes un ouragan venant du nord, et il dura toute la journée avec tant de force, que nous ne pûmes sortir de la hutte. . . . Le vent hurloït autour de nos murs de neige, et celle qu'il chassoit battoit contre eux avec un sifflement que j'étois charmé de pouvoir oublier en me livrant à une conversation qui m'empêchoit d'y faire attention. »

Le moment où le commandant Ross découvre l'Océan de l'Ouest est remarquable :

« Mes compagnons, que j'avois quittés un moment, avoient annoncé leur arrivée sur les bords de l'Océan occidental par trois acclamations. C'étoit en effet pour eux, et encore plus pour moi, leur chef, un spectacle palpitant d'intérêt, et qui méritoit bien le salut ordinaire du marin. C'étoit cet Océan que nous avions cherché ; l'objet de notre ambition et de nos efforts ; l'espace d'eau libre qui, comme nous l'avions espéré, devoit nous porter autour du continent de l'Amérique et nous procurer le triomphe si désiré par nos prédécesseurs, et que nous-mêmes nous avions si longtemps et si inutilement travaillé à obtenir. Notre but eût été atteint si la nature n'y eût mis obstacle ; si notre chaîne de lacs eût été un bras de mer ; si cette vallée eût ouvert une communication libre entre les deux mers. Du moins, nous en avions reconnu l'impossibilité. Cet Océan tant désiré étoit à nos pieds ; nous allions bientôt voyager sur sa surface, et au milieu de notre désappointement nous avions du moins la consolation d'avoir écarté tous les doutes, banni toute incertitude, et de sentir que lorsque Dieu a dit non il ne reste à l'homme autre chose à faire qu'à se soumettre et à lui rendre grâces de ce qu'il a accordé. C'étoit un moment solennel, un moment à ne jamais oublier ; les acclamations des marins ne

produisirent jamais une impression plus profonde qu'en ce moment où elles interrompoient le silence de la nuit, au milieu d'un désert de glace et de neige, où il n'y avoit pas un seul objet qui pût rappeler qu'il existoit des êtres vivants, et où il sembloit qu'aucun son n'eût jamais été entendu. »

« On peut s'imaginer combien il me répugnoit de retourner au vaisseau, du point où nous étions parvenus, à l'instant où nous touchions presque à l'objet principal de notre expédition ; mais il faudroit être dans la situation où nous nous trouvions pour concevoir toute l'étendue de nos regrets et de notre désappointement. Notre distance du cap Turnagain n'étoit pas alors plus grande que l'espace que nous avions déjà parcouru, et quelques jours de plus à notre disposition nous auroient permis d'achever tout ce qui restoit à faire, de retourner triomphants à *La Victoire*, et de reporter en Angleterre un fruit véritablement digne de nos longs et pénibles travaux. Mais ce peu de jours n'étoient pas en notre pouvoir. »

« Nous déployâmes donc notre drapeau pour accomplir le cérémonial d'usage, et nous prîmes possession de tout le pays que nous apercevions jusqu'à cette pointe éloignée. Nous donnâmes à celle sur laquelle nous étions le nom de Pointe de la Victoire ; c'étoit le *nec plus ultra* de nos travaux. »

« Nous élevâmes sur la Pointe de la Victoire un monticule de pierres de six pieds de hauteur, et dans l'intérieur nous plaçâmes une caisse d'étain contenant une courte relation de ce que nous avions fait depuis notre départ d'Angleterre. Telle est la coutume, et nous devons nous y conformer, quoiqu'il n'y eût pas la moindre apparence que notre petite histoire tombât jamais sous les yeux d'un Européen. Nous aurions pourtant travaillé à cet ouvrage avec une sorte d'espoir, si nous avions su alors qu'on nous regardoit déjà comme des hommes perdus, sinon morts, et que notre ancien ami Back, notre ami éprouvé, étoit sur le point de partir pour nous chercher et nous rendre à la société et à notre patrie. S'il arrive que le cours des recherches qu'il continue en ce moment le conduise au cap Turnagain, en cet endroit, et qu'il y trouve la preuve de la visite que nous y avons faite, nous savons ce que c'est pour le voyageur errant dans ces solitudes de trouver des traces qui lui rappellent sa patrie et ses amis, et nous pourrions presque lui envier ce bonheur imaginaire. »

Le sentiment de patrie exprimé au milieu de ces souffrances inouïes

et de ces affreux climats ; ces noms confiés à un monument de neige et qui ne seront pas retrouvés ; cette gloire inconnue reposant sous quelques pierres, s'adressant du fond d'une solitude éternelle à une postérité qui n'existera jamais ; ces paroles écrites qui ne parleront point dans ces régions muettes, ou qui s'éteindront sous le bruit des glaces brisées par une tempête qu'aucune oreille n'entendra : tout cet ensemble de choses étonne. Mais la première émotion passée, on trouve, en dernier résultat, que la mort est au bout de tout : la vie et la mémoire de l'homme se perdent sur tous les rivages, dans le silence et les glaces de la tombe.

Voyez l'infortuné Jacquemont mourir loin de la France, environné de toutes les populations de l'Indostan ; sa voix est-elle moins poignante que celle de ces marins se souvenant de leur pays, dans les solitudes hyperboréennes ? Couché sur le dos, parce qu'il n'avoit plus la force de se tenir assis, il traçoit au crayon, le 1^{er} décembre 1832, ce billet à son frère :

« Ma fin, si c'est elle qui s'approche, est douce et tranquille. Si tu étois là assis sur le bord de mon lit, avec notre père et Frédéric, j'aurois l'âme brisée et ne verrois pas venir la mort avec cette résignation et cette sérénité. Console-toi ; console notre père ; consolez-vous mutuellement, mes amis.

« Mais je suis épuisé par cet effort d'écrire. Il faut vous dire adieu ! adieu ! Oh ! que vous êtes aimés de votre pauvre Victor ! — Adieu pour la dernière fois ! »

Les voyageurs modernes de la France peuvent lutter dans leurs descriptions avec les tableaux présentés par les voyageurs anglois : vous ne trouveriez dans les peintures de l'Inde rien d'aussi brillant que cette description de M. de Lamartine. Sous les pins, dans le sable foulé des chameaux, au milieu des caravanes, aux rayons du soleil de la Syrie, le lecteur aimera à se réchauffer en sortant de cette terre sans arbres, de ce sable de neige, marqué par les pas des renards et des ours, de ces huttes de frimas éclairées par ce que le capitaine Ross appelle le *crépuscule du midi* :

« A une demi-lieue environ de la ville, du côté du levant, l'émir Fakardin a planté une forêt de pins parasols sur un plateau sablonneux, qui s'étend entre la mer et la plaine de Bagdad, beau village arabe au pied du Liban : l'émir planta, dit-on, cette magnifique forêt pour opposer un rempart à l'invasion des immenses collines de sable rouge qui s'élèvent un peu plus loin et qui menaçoient d'engloutir Bayruth et ses riches plantations. La forêt est devenue superbe ; les troncs des arbres ont soixante et quatre-vingts pieds de haut d'un seul

jet, et ils étendent de l'un à l'autre leurs larges têtes immobiles qui, couvrent d'ombre un espace immense ; des sentiers de sable glissent sous les troncs des pins et présentent le sol le plus doux aux pieds des chevaux. Le reste du terrain est couvert d'un léger duvet de gazon semé de fleurs du rouge le plus éclatant ; les oignons de jacinthes sauvages sont si gros, qu'ils ne s'écrasent pas sous le fer des chevaux. A travers les colonnades de ces troncs de sapins, on voit d'un côté les dunes blanches et rougeâtres de sable qui cachent la mer, de l'autre la plaine de Bagdad et le cours du fleuve dans cette plaine, et un coin du golfe, semblable à un petit lac, tant il est encadré par l'horizon des terres et les douze ou quinze villages arabes jetés sur les dernières pentes du Liban, et enfin les groupes du Liban même, qui font le rideau de cette scène. La lumière est si nette et l'air si pur, qu'on distingue à plusieurs lieues d'élévation les formes des cèdres ou des caroubiers sur les montagnes, ou les grands aigles qui nagent sans remuer leurs ailes dans l'océan de l'éther. Ce bois de pins est certainement le plus magnifique de tous les sites que j'aie vus dans ma vie. Le ciel, les montagnes, les neiges, l'horizon bleu de la mer, l'horizon rouge et funèbre du désert de sable, les lignes serpentantes du fleuve, les têtes isolées des cyprès, les grappes des palmiers épars dans la campagne, l'aspect gracieux des chaumières couvertes d'orangers et de vignes retombant sur les toits, l'aspect sévère des hauts monastères maronites, faisant de larges taches d'ombre ou de larges jets de lumière sur les flancs ciselés du Liban ; les caravanes de chameaux chargés des marchandises de Damas, qui passent silencieusement entre les troncs d'arbres ; des bandes de pauvres juifs montés sur des ânes, tenant deux enfants sur chaque bras ; des femmes enveloppées de voiles blancs, à cheval, marchant au son du fifre et du tambourin, environnées d'une foule d'enfants vêtus d'étoffes rouges bordées d'or, et qui dansent devant leurs chevaux ; quelques cavaliers arabes courant le désert autour de nous sur des chevaux dont la crinière balaye littéralement le sable ; quelques groupes de Turcs assis devant un café bâti en feuillage, et fumant la pipe ou faisant la prière ; un peu plus loin les collines désertes de sable sans fin, qui se teignent d'or aux rayons du soleil du soir, et où le vent soulève des nuages de poussière enflammée ; enfin, le sourd mugissement de la mer, qui se mêle au bruit musical du vent dans les têtes de sapins, et au chant de milliers d'oiseaux inconnus, tout cela offre à l'œil et à la pensée du promeneur le mélange le plus sublime, le plus doux, et à la fois le plus mélancolique qui ait jamais enivré mon âme ; c'est le site de mes rêves, j'y reviendrais tous les jours. »

Le lecteur sera sur ce site de l'avis du poète : il y reviendra.

ROMANS.

TRISTES VÉRITÉS QUI SORTENT DES LONGUES CORRESPONDANCES.
STYLE ÉPISTOLAIRE.

Les romans, toujours à la fin du dernier siècle, avoient été compris dans la proscription générale. Richardson dormoit oublié : ses compatriotes trouvoient dans son style des traces de la société inférieure, au sein de laquelle il avoit vécu. Fielding se soutenoit bien ; Sterne, entrepreneur d'originalité, étoit passé. On lisoit encore *Le Vicaire de Wakefield*.

Si Richardson n'a pas de style (ce dont nous ne sommes pas juges, nous autres étrangers), il ne vivra pas, parce qu'on ne vit que par le style. En vain on se révolte contre cette vérité : l'ouvrage le mieux composé, orné de portraits d'une bonne ressemblance, rempli de mille autres perfections, est mort-né si le style manque. Le style, et il y en a de mille sortes, ne s'apprend pas ; c'est le don du ciel, c'est le talent. Mais si Richardson n'a été abandonné que pour certaines locutions bourgeoises, insupportables à une société élégante, il pourra renaître ; la révolution qui s'opère en abaissant l'aristocratie et en élevant les classes moyennes rendra moins sensibles ou fera disparaître les traces des habitudes de ménage et d'un langage inférieur.

Les romans en lettres (vu l'espace étroit dans lequel l'action et les personnages sont renfermés) manquent d'un intérêt triste et d'une vérité philosophique qui sortent de la lecture des correspondances réelles. Prenez, par exemple, les œuvres de Voltaire ; lisez la première lettre, adressée en 1715 à la marquise de Mimeure, et le dernier billet écrit le 26 mai 1778, quatre jours avant la mort de l'auteur, au comte de Lally Tollendal ; réfléchissez sur tout ce qui a passé dans cette période de soixante-trois années.

Voyez défiler la longue procession des morts : Chaulieu, Cideville, Thiriot, Algarotti, Genonville, Helvétius ; parmi les femmes, la princesse de Bareith, la maréchale de Villars, la marquise de Pompadour, la comtesse de Fontaine, la marquise Du Châtelet, madame Denis, et ces créatures de plaisir qui traversent en riant la vie, les Lecouvreur, les Lubert, les Gaussin, les Sallé, les Camargo, Terpsichores *aux pas mesurés par les Grâces*, dit le poëte, et dont les cendres légères sont aujourd'hui foulées par les danses aériennes de Taglioni.

Quand vous suivez quelque temps la même correspondance, vous tournez la page, et le nom écrit d'un côté ne l'est plus de l'autre ; un nouveau Genonville, une nouvelle Du Châtelet paroissent et vont, à

vingt lettres de là, s'abîmer sans retour : les amitiés succèdent aux amitiés, les amours aux amours.

L'illustré vieillard s'enfonçant dans ses années cesse d'être en rapport, excepté par la gloire, avec les générations qui s'élèvent ; il leur parle encore du désert de Ferney, mais il n'a plus que sa voix au milieu d'elles. Qu'il y a loin des vers au fils unique de Louis XIV :

Noble sang du plus grand des rois,
Son amour et notre espérance, etc.,

aux stances à madame Du Deffant :

Eh quoi ! vous êtes étonnée
Qu'au bout de quatre-vingts hivers
Ma muse foible et surannée
Puisse encor fredonner des vers !
.....
Quelquefois un peu de verdure
Rit sous les glaçons de nos champs ;
Elle console la nature,
Mais elle sèche en peu de temps.

Le roi de Prusse, l'impératrice de Russie, toutes les grandeurs, toutes les célébrités de la terre reçoivent à genoux, comme un brevet d'immortalité, quelques mots de l'écrivain qui vit mourir Louis XIV, passer Louis XV et son siècle, naître et régner Louis XVI, et qui, placé entre le grand roi et le roi martyr, est à lui seul toute l'histoire de France de son temps.

Mais une correspondance particulière entre deux personnes qui se sont aimées offre peut-être encore quelque chose de plus triste, car ce ne sont plus les *hommes*, c'est *l'homme* que l'on voit.

D'abord les lettres sont longues, vives, multipliées ; le jour n'y suffit pas : on écrit au coucher du soleil ; on trace quelques mots au clair de la lune, chargeant la lumière chaste, silencieuse, discrète, de couvrir de sa pudeur mille désirs. On s'est quitté à l'aube ; à l'aube on épie la première clarté pour écrire ce que l'on croit avoir oublié de dire dans des heures de délices. Mille serments couvrent le papier où se reflètent les roses de l'aurore ; mille baisers sont déposés sur les mots brûlants qui semblent naître du premier regard du soleil : pas une idée, une image, une rêverie, un accident, une inquiétude qui n'ait sa lettre.

Voici qu'un matin quelque chose de presque insensible se glisse sur la beauté de cette passion, comme une première ride sur le front

d'une femme adorée. Le souffle et le parfum de l'amour expirent dans ces pages de la jeunesse, comme une brise s'allanguit le soir sur des fleurs ; on s'en aperçoit, et l'on ne veut pas se l'avouer. Les lettres s'abrègent, diminuent en nombre, se remplissent de nouvelles, de descriptions, de choses étrangères ; quelques-unes ont retardé, mais on est moins inquiet ; sûr d'aimer et d'être aimé, on est devenu raisonnable, on ne gronde plus, on se soumet à l'absence. Les serments vont toujours leur train ; ce sont toujours les mêmes mots, mais ils sont morts ; l'âme y manque : *Je vous aime* n'est plus là qu'une expression d'habitude, un protocole obligé, le *j'ai l'honneur d'être* de toute lettre d'amour. Peu à peu le style se glace ou s'irrite. Le jour de poste n'est plus impatientement attendu, il est redouté : écrire devient une fatigue. On rougit en pensée des folies que l'on a confiées au papier ; on voudrait pouvoir retirer ses lettres et les jeter au feu. Qu'est-il survenu ? Est-ce un nouvel attachement qui commence, ou un vieil attachement qui finit ? N'importe : c'est l'amour qui meurt avant l'objet aimé.

Vivent les romans en lettres et sans lettres, où les sentiments ne se détruisent que par la violence, où ils ne cèdent jamais à ce travail caché au fond de la nature humaine ; fièvre lente du temps qui produit le dégoût et la lassitude, qui dissipe toute illusion et tout enchantement, qui mine nos passions, fane nos amours et change nos cœurs, comme elle change nos cheveux et nos années.

Cependant, il est une exception à cette infirmité des choses humaines : il arrive quelquefois que, dans une âme forte, un amour dure assez pour se transformer en amitié passionnée, pour devenir un devoir, pour prendre les qualités de la vertu ; alors il perd sa défaillance de nature et vit de ses principes immortels. Richardson a merveilleusement représenté une passion de cette sorte dans le caractère de Clémentine.

Au surplus, en laissant à part les lettres fictives des romans et ne considérant que la langue épistolaire, les Anglois n'ont rien à comparer aux lettres de madame de Sévigné : les lettres de Pope, de Swift, d'Arbutnot, de Bolingbroke, de Lady Montague, et enfin celles de Junius, que l'on croit être de sir Philip Francis, sont des ouvrages et non des lettres ; elles ont plus ou moins de rapport avec les lettres de Pline le jeune et de Voiture. Je préférerois, pour mon goût, quelques lettres de l'infortuné lord Russel, de lady Russel, de miss Anne Seward, et le peu que l'on connoît des lettres de lord Byron.

NOUVEAUX ROMANS.

De *Clarisse* et de *Tome Jones* sont sorties les deux principales branches de la famille des romans modernes anglois, les romans à tableaux de famille et drames domestiques, les romans à aventures et à peintures de la société générale. Après Richardson les mœurs de l'*ouest* de la ville firent une irruption dans le domaine des fictions : les romans se remplirent de châteaux, de lords et de ladies, de scènes aux eaux, d'aventures aux *courses* de chevaux, au bal à l'Opéra, au Ranelagh, avec un *chit-chat*, un caquetage qui ne finissoit plus. La scène ne tarda pas à se transporter en Italie ; les amants traversèrent les Alpes avec des périls effroyables et des douleurs d'âme à attendrir les lions : *le lion répandit des pleurs !* Un jargon de bonne compagnie fut adopté : or, les modes de mots, les affectations d'un certain langage, d'une certaine prononciation, changeant dans la haute société angloise presque à chaque session parlementaire, un honnête lecteur est tout ébahi de ne plus savoir l'anglois qu'il croyoit savoir six mois auparavant. En 1822, lors de mon ambassade à Londres, le *fashionable* devoit offrir au premier coup d'œil un homme malheureux et malade ; il devoit avoir quelque chose de négligé dans sa personne, les ongles longs, la barbe non pas entière, non pas rasée, mais grandie un moment par surprise, par oubli, pendant les préoccupations du désespoir : mèche de cheveux au vent, regard profond, sublime, égaré et fatal ; lèvres contractées en dédain de la nature humaine ; cœur ennuyé, byronnien, noyé dans le dégoût et le mystère de l'être.

Aujourd'hui le *dandy* doit avoir un air conquérant, léger, insolent ; il doit soigner sa toilette, porter des moustaches ou une barbe taillée en rond comme la fraise de la reine Élisabeth, ou comme le disque radieux du soleil ; il décèle la fière indépendance de son caractère en gardant son chapeau sur sa tête, en se roulant sur les sofas, en allongeant ses bottes au nez des ladies assises en admiration sur des chaises devant lui. Il monte à cheval avec une canne, qu'il porte comme un cierge, indifférent au cheval qui est entre ses jambes, par hasard. Il faut que sa santé soit parfaite, et son âme toujours au comble de cinq ou six félicités. Quelques *dandys* radicaux, les plus avancés vers l'avenir, ont une pipe. Mais sans doute tout cela est changé, dans le temps même que je mets à le décrire.

Le roman est obligé, sous peine de mort, de suivre le mouvement de l'*ouest* de Londres. Vingt jeunes femmes, travaillant jour et nuit,